

L'évolution géographique récente des zones rurales de piémont et de montagnes en Ouzbékistan

Alain Cariou



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/675>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2002

Pagination : 271-292

ISBN : 2-7449-0191-1

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Alain Cariou, « L'évolution géographique récente des zones rurales de piémont et de montagnes en Ouzbékistan », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 10 | 2002, mis en ligne le 28 août 2009, consulté le 14 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiecentrale/675>

© Tous droits réservés

L'évolution géographique récente des zones rurales de piémont et de montagnes en Ouzbékistan

Alain Cariou

Depuis la plus haute antiquité et jusqu'au milieu du XX^e siècle, les domaines de piémonts et de vallées montagnardes d'Asie centrale ont joué un rôle primordial dans l'organisation de l'espace. C'est autour de l'étage intermédiaire des piémonts que se sont cristallisées les fortes densités humaines fondées sur une mise en valeur agricole et urbaine intense. Entre basses terres arides et hautes montagnes désertiques, ces zones ont longtemps constitué l'espace utile de l'Asie centrale et plus particulièrement de l'Ouzbékistan. Par ailleurs, dans le cadre d'une économie agro-pastorale, les moyennes montagnes qui étaient étroitement associées aux piémonts n'ont pas toujours été les déserts humains qu'elles sont devenues aujourd'hui. Depuis peu, la suprématie géographique des piémonts et des vallées montagneuses est de plus en plus concurrencée par le développement des plaines qui occupent désormais une place de choix dans l'espace de l'Ouzbékistan contemporain.

Tel est bien le problème fondamental : comment expliquer ce renversement de situation en l'espace d'un demi-siècle ? Comment comprendre le glissement progressif du centre de gravité démographique et économique des piémonts en direction des plaines ? Il faut partir de l'analyse géographique des différents milieux ruraux pour tenter de saisir la logique des évolutions en cours. Pendant très longtemps, le destin de la civilisation oasisienne centrasiatique a été étroitement associé au privilège géographique des piémonts et des vallées montagnardes. En Ouzbékistan, ce n'est qu'à partir des années 1960, date d'entrée en vigueur de la nouvelle politique agraire et hydraulique de l'URSS, qu'un bouleversement territorial profond va jeter les bases d'une nouvelle organisation rurale où les zones de piémonts n'ont

plus toutes les faveurs. Après dix ans d'indépendance on peut se demander si les trajectoires de décollectivisation actuellement en cours ne vont pas de nouveau remettre en cause l'équilibre géographique hérité de la période soviétique. Une analyse fondée sur quelques exemples concrets¹ nous permettra d'appréhender les différentes dynamiques spatiales qui affectent actuellement les territoires considérés.

I. Le privilège géographique des piémonts et des vallées montagnardes de l'Ouzbékistan traditionnel

En Asie centrale la confrontation des plaques eurasiatique et indienne a donné naissance à un vaste amphithéâtre ouvert vers le nord et centré sur la large cuvette de l'Aral. L'Ouzbékistan n'échappe pas à cette organisation du relief qui associe successivement trois grands milieux naturels. Les trois quarts du territoire sont constitués d'immenses plaines occupées par les steppes et les déserts, cœur du vaste bassin endoréique de l'Aral. Vers le sud, ces espaces déprimés font suite à une longue bande de piémonts qui s'adosse aux premiers contreforts du Pamir et des Tian Shan [figure 1]. L'Ouzbékistan est ainsi bordé sur ses marges méridionales par un domaine montagneux continu qui dépasse parfois les 4500 mètres d'altitude et contraste ainsi vigoureusement avec la platitude des vastes étendues semi-désertiques.

Si, traditionnellement, les plaines et les hautes montagnes sont des zones marginales du point de vue de l'occupation du territoire par l'homme, il en va tout autrement des piémonts et des moyennes montagnes, qui sont étroitement associés du fait de la complémentarité des finages. Les glacis d'accumulation compris entre 500 et 1500 mètres d'altitude sont de longue date marqués par une forte anthropisation, ce que révèlent les nombreux témoignages archéologiques. L'agriculture et l'irrigation sont apparues de bonne heure au pied de la chaîne du Kopet Dag dans l'actuel Turkménistan (5 000 ans avant notre ère) pour se propager ensuite à l'ensemble du domaine centrasiatique. Dès l'Age du bronze (III^e-II^e millénaires avant notre ère), les piémonts sont intensément mis en valeur par une civilisation hydraulique rurale et urbaine florissante qui ne cessera de s'affirmer au cours de l'histoire². Riches de leur longue tradition agricole, ces oasis associent de manière équilibrée des céréales d'hiver (blé et orge), des cultures d'été (riz, millet, maïs, légumes de toutes sortes) intercalées avec des cultures permanentes de luzerne et de nombreux vergers d'abricotiers, de noyers, de pommiers. Les grands foyers anciens de vie urbaine s'alignent également pour l'essentiel à la base du piémont, situation que les axes de communication s'efforcent également de suivre dans la mesure du possible. Malgré les vicissitudes de l'histoire, le réseau urbain actuel de l'Ouzbékistan s'inscrit encore largement dans cette logique de contact entre plaine et montagne : Samarcande situé à 700 m d'altitude s'épanouit à l'ombre de la chaîne du Zéravchan ; Tachkent,

à 450 m d'altitude, vit au pied de l'extrémité des Tian Shan ; Kokand, Margilan, se localisent sur la marge sud du bassin montagnard du Ferghana dominée par la haute chaîne du Pamir-Alaj. En définitive, les oasis des piémonts et des vallées montagnardes de l'Ouzbékistan ont fixé de façon privilégiée les hommes et leurs activités dans des oasis qui, disposées en un long chapelet, ont constitué autant de jalons sur l'antique Route de la soie. Cette logique géographique s'explique par tout un faisceau de facteurs [Photo 1, pl. couleur].

Dans une Asie centrale climatiquement marquée par l'aridité, l'irrigation s'impose à l'homme et constitue le fondement de la vie rurale bien plus que l'agriculture pluviale aléatoire reléguée aux franges des hauts piémonts. Si l'on se réfère au cadre des sociétés hydrauliques traditionnelles, les milieux géographiques qui offrent les conditions optimales à la mise en place d'une agriculture irriguée sont les piémonts et les vallées intramontagnardes. Pour des raisons techniques il est assez facile aux communautés rurales de dériver les cours d'eau dans les vallées ou au débouché de la montagne à l'aide de barrages ou de prises d'eau aménagées le long des berges, le précieux liquide cheminant ensuite par gravité dans les canaux en direction des terroirs de piémont spécialement aménagés en terrasses. La pente des glacis permet également l'écoulement facile des eaux et le drainage naturel des terres. Ces techniques de petite hydraulique qui s'appuient sur des savoirs ancestraux transmis depuis l'Age du bronze sont à la portée des plus modestes communautés villageoises. Entre plaine et montagne, la multitude d'îlots de vie sédentaire organisée autour des oasis s'explique donc par la maîtrise possible de nombreuses rivières dont le régime nivo-glaciaire aux eaux abondantes de la fin du printemps au début de l'été est en adéquation avec la saison végétative de ces latitudes continentales. La plupart des sites urbains reflètent également cette recherche des ressources en eau, les vieilles cités-oasis étant implantées sur de grands cônes alluviaux construits par les rivières au débouché de la montagne. Cela est particulièrement visible pour les villes du Ferghana (Kokand, Margilan, Namangan) qui se disposent de façon annulaire sur le bas piémont du bassin intramontagnard.

En revanche, dans les plaines où le réseau hydrographique se réduit à quelques rares grands fleuves, la difficulté était grande à maîtriser des cours d'eau puissants. Jusqu'au contrôle récent du régime des fleuves, les débits impétueux et instables engendraient des défluviations et des changements de lit fréquents et violents qui avaient vite fait d'anéantir les ouvrages hydrauliques. De ce fait, les plaines ont longtemps été dépourvues de foyers de peuplement permanent à l'exception des oasis du Khorezm où les flots de l'Amou Daria ont perdu de leur brusquerie à la suite de leur long parcours à travers les régions désertiques pour rejoindre l'Aral. Cependant, l'histoire du bas Amou Daria n'en reste pas moins marquée par l'instabilité de l'occupation humaine, la succession de phases de régressions et de reconquêtes agricoles étant rythmée par les variations constantes des bras du delta de l'Amou Daria³.

L'émergence précoce de fortes densités rurales sur les piémonts et dans les vallées montagnardes s'explique également par la bonne qualité pédologique des sols, propre à ces milieux. Sur les piémonts, la fertilité naturelle des sols s'étend sur une bande large de 50 à 150 km, assurée par une couverture de lèss quaternaires accumulés sur plusieurs mètres, voire sur plusieurs dizaines de mètres. Dans les vallées intramontagnardes et les deltas intérieurs, les dépôts alluviaux qui s'accumulent en terrasses ou en cônes de déjections sont également propices à l'agriculture. À l'opposé, les sols de plaine sont plus généralement de piètre qualité agronomique, car constitués par des sols gris (*serozem*), quand ils ne sont pas proprement inutilisables en raison de leur forte minéralisation (*solonec* et *solončak*). En haute montagne les sols sont trop superficiels, voire absents pour être travaillés.

À ces critères pédologiques s'ajoutent des facteurs climatiques qui renforcent le privilège géographique de l'étage des piémonts et des versants de vallée. Bien qu'elle soit partout dominante, l'agriculture irriguée est traditionnellement associée sur ces reliefs à une agriculture pluviale (*lalmi*) de céréales. Le gradient pluviométrique étant ici fonction de l'altitude, les piémonts et les moyennes montagnes reçoivent en fonction de leur exposition des précipitations de l'ordre de 250 à 600 mm par an, ce qui permet de se risquer à une agriculture sèche rendue cependant aléatoire par l'irrégularité interannuelle des pluies. Prolongement naturel des piémonts, la moyenne montagne est donc également humanisée, les cultures irriguées et pluviales ainsi que les vergers pouvant s'accrocher jusqu'à 1 800 m d'altitude en fonction de l'exposition et de la latitude. Au-delà, les conditions climatiques rigoureuses de montagne expliquent une valorisation pastorale des reliefs. Encore une fois, les basses terres de plaine se trouvent désavantagées dans ce domaine par une pluviosité qui s'abaisse au-dessous des 150 mm par an et implique un recours systématique à l'irrigation. Ajoutons que ces mêmes plaines avaient jusqu'au début du XX^e siècle la réputation d'être malsaines en raison de l'existence du paludisme, du moins dans le sud de l'Ouzbékistan, comme en témoignent les nombreux récits de voyageurs.

Au total, favorisée par la nature et aménagée par l'homme, la zone des piémonts permet d'exploiter au mieux la complémentarité des milieux plaine-montagne sur la base d'une économie agro-pastorale traditionnelle. Au cours de l'histoire, les sociétés humaines ont élaboré des modes d'existence étroitement ajustés aux données naturelles : concentrée et sédentaire dans les oasis de piémont, la vie rurale traditionnelle devient précaire et mobile sur les parcours des basses et hautes terres où l'élevage prend une certaine extension [Photo 2, pl. couleur]. Ce phénomène de partition des milieux où les sociétés agro-pastorales valorisent l'étage géographique des piémonts n'est pas propre à l'Ouzbékistan mais participe d'un processus bien connu des géographes dans le monde iranien. En Iran, le piémont, étage du confort climatique, est privilégié par les populations : « toute la vie traditionnelle, les structures du temps et de l'espace comme les paysages sont

organisés dans un espace triple comprenant des montagnes fraîches (*yelâq, sardsir*), enneigées en hiver, réservoirs d'eau en été, des plaines désertiques (*qechlaq, garmsir*) où se perdent les rivières et, entre les deux, des piémonts où se concentrent villes, villages, vergers et cultures »⁴. Ce processus séculaire de valorisation des piémonts et de leurs vallées, si longtemps à l'œuvre chez les populations sédentaires de l'actuel Ouzbékistan, va être en partie remis en cause au milieu du XX^e siècle suite à un remaniement en profondeur des campagnes.

II. La place des piémonts et des montagnes dans l'Ouzbékistan contemporain

Dès l'époque tsariste, l'Ouzbékistan est promu au rang de périphérie agricole de la Russie, mais ce n'est qu'à partir des années 50-60 que l'espace ouzbek va être radicalement bouleversé, suite au tournant de la politique agraire soviétique visant à exploiter toutes les ressources des marges rurales centrasiatiques. Véritable Midi de l'URSS, les plaines de la cuvette aralienne, de par leur privilège climatique lié aux fortes sommes de température, sont propices aux cultures subtropicales, dont le coton, plante industrielle sur laquelle vont se concentrer tous les efforts. Un projet prométhéen de développement agricole prévoit alors la mise en culture des plaines steppiques où les potentialités en terre et en eau sont énormes comparativement aux piémonts et vallées intramontagnardes dont les terroirs paraissent étriqués. La valorisation des plaines arides est désormais rendue possible grâce à l'« avancée irrésistible des sciences et techniques soviétiques ». Le grand projet socialiste pour l'Asie centrale passe par l'aménagement hydraulique complet des grands cours d'eau régionaux (Amou et Syr Daria, Zéravchan, Surkhan Daria...) au moyen de grands barrages-réservoirs et d'immenses canaux d'irrigation. En l'espace de quelques décennies, la steppe centrasiatique quadrillée par des milliers de kilomètres de canaux, devient l'un des bassins cotonniers les plus vastes du monde avec plus de 3,2 millions d'hectares occupés par le coton en 1989. C'est ainsi que naissent *ex nihilo* d'immenses oasis modernes comme celles de la Steppe de la Faim, de la Steppe de Karchi, de la Vallée du Surkhan Daria, du delta de l'Amou Daria. Le modèle agricole des années 60, fondé sur le gigantisme, érige un nouveau paysage agraire régulier et standardisé grâce au maillage systématique du territoire par des sovkhozes de plusieurs milliers d'hectares, organisés selon un mode industriel de production⁵. Cette politique d'expansion géographique de la culture irriguée en plaine n'a pas été sans conséquences sur la dynamique des zones rurales de piémont et de montagne qui se sont trouvées en partie dévitalisées, marquant ainsi une rupture de l'équilibre géographique traditionnel.

L'ouverture et le fonctionnement de ces vastes fronts pionniers sur les basses terres généralement vides ont tout d'abord généré un intense besoin de bras pour réaliser les aménagements, et de colons pour peupler les nou-

velles terres. En dehors des zones de piémont fortement urbanisées et préservées, les régions rurales des contreforts montagneux ont joué le rôle de réservoir de main d'œuvre. Les hautes terres ont été plus particulièrement frappées par une démontagnisation poussée jusqu'à 3 000 mètres d'altitude. L'application de la politique des "villages sans avenir", menée par le recours à des moyens dissuasifs et coercitifs, a littéralement vidé des villages entiers de leur population. Aujourd'hui, les marques de cet abandon sont multiples : en fond de vallée les vestiges de villages ruinés et de cimetières abandonnés témoignent d'une vie révolue tandis que sur les versants des traces de canaux d'irrigation et de terrasses agricoles, où résistent encore parfois des vergers retournés à l'état sauvage, indiquent une ancienne mise en culture. Si sur les piémonts les déplacements de population n'ont été bien souvent que partiels, ceux-ci ont néanmoins été préjudiciables à la vitalité des oasis. Les prélèvements de main d'œuvre se sont logiquement portés sur les éléments les plus dynamiques, les jeunes couples, les hommes dans la force de l'âge, les meilleurs agriculteurs. Certains villages possèdent encore aujourd'hui une structure démographique déséquilibrée caractérisée par une surreprésentation des classes âgées et de la population féminine. Ce glissement d'une partie des populations de piémont et de montagne vers les plaines s'est également accompagné d'un déplacement du centre de gravité économique en direction des basses terres.

La maîtrise de l'eau des grands fleuves a généré en plaine l'émergence d'oasis modernes constellées en un semis de bourgs ruraux. Les villages de colonisation bénéficient tous d'un équipement standard : électricité, gaz, eau potable, école, dispensaire. Dans ces nouvelles campagnes où les densités dépassent les 50 habitants par km², l'encadrement se fait, à un niveau supérieur, par un maillage de villes-centres dotées de services destinés à satisfaire les besoins élémentaires des populations (mairie, administration des services de l'agriculture, collège, hôpital, marché...). Parallèlement à leur rôle administratif et commercial, ces villes sont généralement pourvues de fonctions industrielles liées le plus souvent aux premières opérations de traitement du coton : séchage, égrainage, conditionnement et stockage des fibres. Toute cette nouvelle forme de peuplement s'est organisée autour d'axes modernes de communication dont l'installation a été facilitée par la monotonie du relief : chemin de fer, grandes routes et autoroutes suivent un tracé rectiligne qui se fond dans le paysage géométrique du parcellaire. Ces moyens de transport modernes, qui délaissent désormais la zone des piémonts et des montagnes, ont permis une rapide intégration des plaines à l'économie nationale et internationale. En définitive, les grands aménagements de plaine ont drainé la quasi-totalité des investissements ruraux de ces quarante dernières années, efforts financiers considérables qui se sont donc faits le plus souvent au détriment de la plupart des autres régions rurales. Cette évolution récente des campagnes ouzbèkes occasionne un renversement de la perception des espaces ruraux.

On a vu que les piémonts étaient autrefois fort prisés de la population en raison du confort climatique, de la salubrité et de l'abondance de l'eau fraîche procurée par cet étage intermédiaire. Il en était également de même pour la moyenne montagne qu'il serait inexact d'assimiler à un milieu répulsif comme l'a longtemps fait croire la propagande soviétique. Or aujourd'hui, à l'exception des zones urbaines de piémont et de leurs auréoles agricoles bien intégrées, l'espace des contreforts montagneux jouit d'une image dévalorisée. Les villages de piémont et à *fortiori* ceux des vallées montagnardes sont désormais perçus comme répulsifs, car hors de portée de la modernité. Dans ce rural profond, celle-ci s'exprime par des critères d'accessibilité à l'eau courante et potable dans chaque maison, à la desserte en gaz et à la diversité des équipements commerciaux, critères la plupart du temps inexistantes. Par ailleurs, l'étage des piémonts constellé de vieilles oasis et d'habitats diffus est aujourd'hui surpeuplé avec des densités pouvant atteindre ponctuellement plus de 350 habitants au km². Difficile à moderniser car à l'étroit dans ses terres, la bande des piémonts souffre aussi cruellement du manque d'eau, l'exploitation des ressources en matière d'irrigation de ces trente dernières années ayant le plus souvent privilégié les grandes oasis modernes au détriment des oasis traditionnelles. Sans confort, sans perspective d'emplois, isolés, donc à l'écart de la vie et des activités modernes, ces terroirs sont désertés par les jeunes. D'une manière générale, l'Ouzbek d'aujourd'hui témoigne éloignement et mépris à l'égard des piémonts ruraux et des montagnes, milieux qui ont pourtant constitué la matrice de sa culture et qui bornent encore souvent son horizon quotidien.

Bien que délaissés par les financements et les projets ambitieux, les piémonts et les montagnes n'ont pas pour autant été livrés à eux-mêmes durant ces dernières décennies. La volonté soviétique d'exploiter toutes les ressources du milieu avec un minimum d'investissement s'est traduite par l'utilisation extensive des zones de piémont et de montagne pour l'élevage ovin et bovin. Les années 60 ont vu la création de sovkhoses géants de plusieurs dizaines de milliers de têtes de bétail où les troupeaux, encadrés seulement de quelques brigades de bergers, n'avaient bien souvent pour seule ressource fourragère que de maigres parcours d'altitude. Avec cette gestion technique tournée vers un profit immédiat, toutes les conditions étaient réunies pour engendrer de graves atteintes au milieu naturel : en quarante années d'exploitation, l'écosystème des piémonts et des montagnes a subi une dégradation considérable liée au surpâturage si bien que ces zones actuellement sinistrées connaissent un effondrement des troupeaux. Les forêts sèches que l'action millénaire de l'homme avait déjà très largement dégradées ne subsistent plus aujourd'hui qu'à l'état de lambeaux.

Au total, que se soit dans les montagnes vidées de leur population et sacagées par le surpâturage ou sur les piémonts ruraux surpeuplés, c'est une ambiance de crise qui domine le monde rural, crise que l'indépendance acquise depuis dix ans n'a pas réussi à juguler en raison de l'immobilisme

actuel en matière de politique agricole. Cette dynamique générale qui vient d'être esquissée à grands traits mérite d'être illustrée par quelques exemples, afin de montrer que l'évolution géographique des piémonts et des montagnes ne suit pas toujours une trajectoire homogène à l'échelle de l'Ouzbékistan, mais révèle des réalités régionales complexes et multifformes.

III. Piémonts et montagnes en crise, le cas de la région de Boysun

L'étude géographique de la région de Boysun, située à l'extrême sud-ouest de l'Ouzbékistan, illustre bien l'évolution contemporaine de bon nombre de zones rurales de piémonts et de montagnes centrasiatiques bouleversées dans leur organisation territoriale par la collectivisation et aujourd'hui traversée par une crise aiguë.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, le grand versant qui domine le cours du Surkhan Daria a vécu au rythme d'un système agro-pastoral traditionnel fondé sur la mise en valeur verticale du territoire. Trois paysages complémentaires, étagés de la plaine aux sommets des montagnes, sont nés de cette exploitation associée des milieux [figure n° 2]. À la charnière géographique des différentes zones altitudinales, la bande du piémont étendue entre 1 000 et 1 300 m d'altitude a cristallisé les fortes densités humaines. Les villages (*qišloq*) peuplés d'Ouzbeks, fixés à la naissance du niveau des sources et le long des torrents, se signalaient dans le paysage par la présence de petites oasis jardinées. Au-delà des vergers et des potagers irrigués, une auréole de culture pluviale de céréales (*lalmi*) venait compléter cette petite agriculture à vocation vivrière. Les îlots de culture étaient fumés par le petit bétail domestique et par les troupeaux transhumant aux intersaisons.

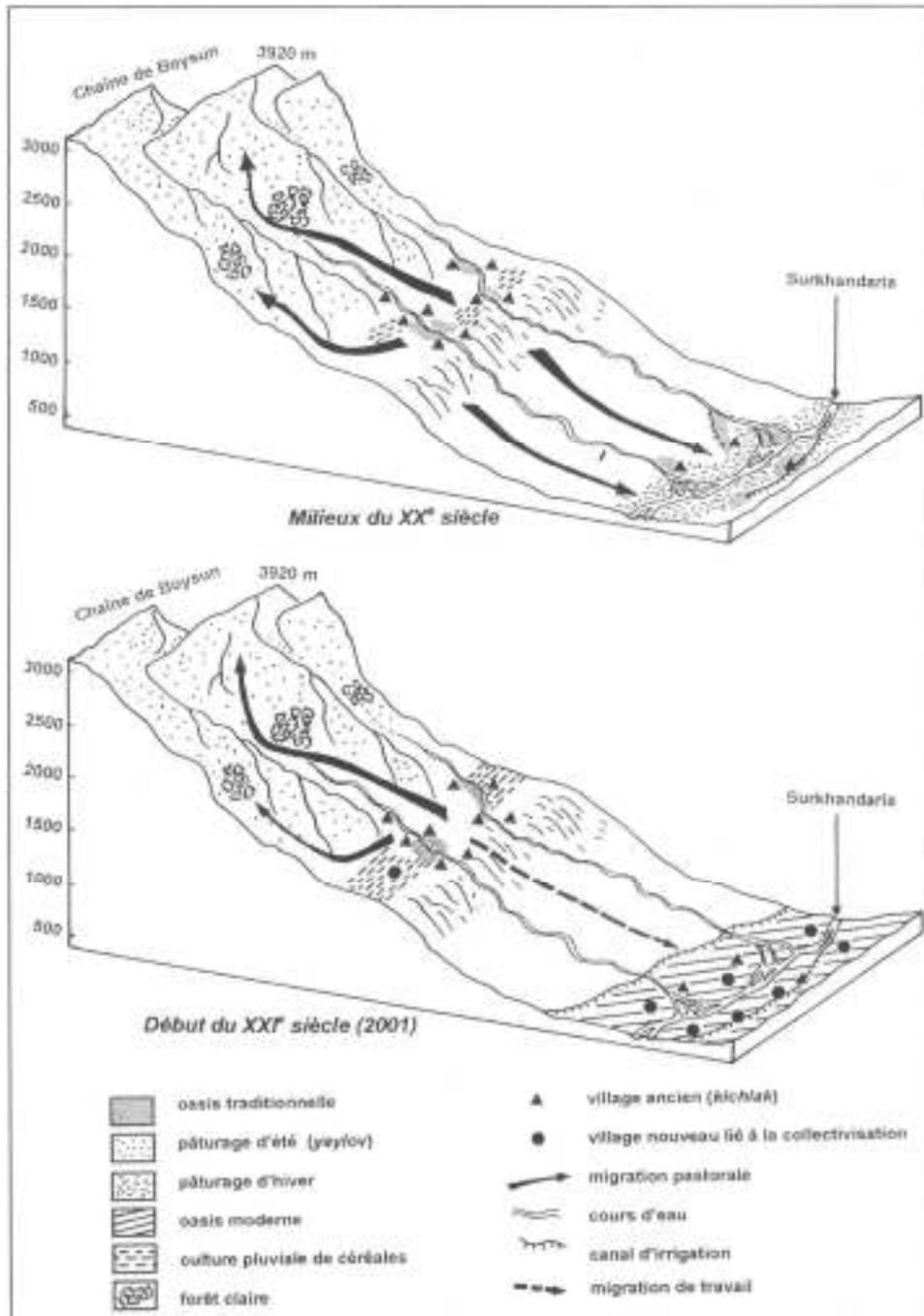
En raison de l'exiguïté des terroirs irrigués et des aléas de la culture pluviale, l'équilibre économique traditionnel de chaque village ne pouvait être assuré que par une complémentarité agriculture-élevage. Tel est par exemple le cas du village de Pulhakim où une partie seulement de la communauté pratiquait un semi-nomadisme à plusieurs étages. Sur une cinquantaine de familles (350 personnes) que comptait le village au début des années 1950, seul un quart d'entre elles menait une existence exclusivement basée sur l'élevage. C'est à ces familles d'éleveurs professionnels qu'était confiée la garde d'un troupeau collectif d'environ 2 000 ovins et caprins et de 250 vaches, constitué par la réunion du bétail appartenant à chaque membre de la communauté villageoise. Fondé sur une double transhumance, le système pastoral alors en usage dans la région de Boysun était un modèle classique en Asie centrale. D'avril à octobre, les migrations prenaient le chemin de la montagne pour atteindre en plusieurs stations les différents pâturages (*jajlov*) des monts Guissar situés entre 2 000 et 3 900 m d'altitude. Les parcours étaient agrémentés autour de 1 700 m par des forêts claires fortement dégradées d'amandiers et pistachiers, puis de genévriers (*arča*) vers 2 000 m.

De novembre à février, les migrations hivernales s'orientaient vers les basses terres de la vallée du Surkhan Daria où les parcours s'éparpillaient parmi quelques petites oasis organisées en kolkhozes. Les yourtes étaient installées sur des terrasses en bordure des cours d'eau, à la limite des finages cultivés, afin d'associer la pratique de la vaine pâture sur les terres au repos et le pacage sur les prairies naturelles⁶. La période des intersaisons était le seul moment de l'année où les familles d'éleveurs renouaient avec la vie sédentaire et le reste de la communauté villageoise, les troupeaux séjournant à proximité immédiate des maisons. Ce semi-nomadisme était à court rayon d'action, les migrations d'été comme d'hiver s'inscrivant dans un rayon de 30 à 60 km à partir de l'étage intermédiaire des piémonts. Si ce système organisé autour des villages (*qišloq*) et des pâturages (*jajlov*) est bien connu dans le domaine montagnard du monde turco-iranien⁷, en revanche la gestion collective des troupeaux et des terroirs cultivés au sein d'une même communauté est plus singulière. Edifiée sur la longue durée, cette structure agropastorale est restée en usage jusqu'à la fin des années 1950, date qui annonce le déclin d'une économie traditionnelle relativement équilibrée et respectueuse de l'écosystème.

Le grand tournant de la politique agraire de l'URSS décrit plus haut va engendrer un bouleversement total de la région, de nouvelles formes de gestion et de contrôle du territoire s'imposant alors aux hommes et aux milieux. La grande irrigation, permise par un jeu complexe de canaux alimentés par des barrages-réservoirs, transforme radicalement la vallée du Surkhan Daria, mise intégralement en valeur sous forme de sovkhoses cotonniers de 10 000 ha. Relativement préservés jusque là, les piémonts et les montagnes sont intégrés dans des sovkhoses d'élevage de 80 000 à 100 000 ha où se concentrent de grands troupeaux de plus de 50 000 têtes d'ovins et caprins et quelques milliers de bovins. L'encadrement de ces nouvelles campagnes va se faire à partir des *sel'soviet*, villages neufs aux fonctions administratives et techniques, tel celui de Dachtigaz situé à proximité de Boysun [photo n° 3]. Ces transformations radicales s'accompagnent d'une mutation des genres de vie avec la disparition du semi-nomadisme remplacé par le pastoralisme transhumant, où seuls les bergers, organisés en brigades, partent à pied vers les parcours. La mise en place d'un système léonin d'exploitation du territoire, qui se maintient encore presque intact aujourd'hui au-delà de l'indépendance, plonge la région dans une crise profonde [Photo 3, pl. couleur].

Actuellement, la collectivisation des terres et des troupeaux reste dans ses grandes lignes à l'ordre du jour. S'il y a bien eu quelques timides modifications comme la liquidation du troupeau bovin, distribué aux familles, le sovkhose Boysun rebaptisé *širkat* (coopérative en langue ouzbèke) gère toujours 93 000 ha de terre (dont 83 000 ha de pâturages, 5 200 ha de cultures pluviales et 400 ha de cultures irriguées) et un troupeau de 20 000 ovins et d'autant de caprins. Le système de gestion et de contrôle de la production est toujours planifié par le haut. La rémunération des ouvriers agricoles, encore organisés

Figure 2 : L'organisation de l'espace dans la région de Boysun



en brigades, dépend des résultats de production fixés sous forme de contrat annuel passé entre le travailleur et la structure collective. Ainsi, dans le *širkat* de Boysun, le plan assigne annuellement à chaque famille d'éleveur un niveau de production minimum de 258 agneaux de 32 kg de poids vif à six mois et de 0,8 kg de laine par animal adulte pour un troupeau de 300 brebis. Cependant ce niveau de livraison imposé n'est qu'exceptionnellement atteint en raison de la déstructuration avancée de l'économie rurale des piémonts.

L'élevage, qui a constitué jusqu'à présent la seule activité capable de valoriser les hautes terres de la région, est aujourd'hui en crise, frappé d'un profond déclin sous l'effet cumulatif de plusieurs processus. Cette situation s'explique en premier lieu par une dégradation anthropique poussée de l'écosystème des piémonts et des montagnes. Du fait de la suppression de la transhumance d'hiver dans la vallée transformée en bassin cotonnier, l'élevage a été rejeté sur les piémonts, entraînant ainsi une augmentation importante du chargement à l'hectare sur ces parcours intermédiaires. Selon la planification, la perte de parcours devait être théoriquement compensée par l'apport de luzerne et de tourteaux de coton venus de la plaine, mais, dans la réalité, fourrages et aliments du bétail ont toujours manqué en raison de la pénurie chronique qui affecte de longue date tout l'Ouzbékistan. En outre, la pression sur les terres de piémont est loin de se relâcher étant donné la politique ouzbèke d'autosuffisance en blé qui entraîne actuellement une extension des cultures *lalmi*. L'exploitation des collines loessiques, pratiquée en dépit de tout respect des règles élémentaires antiérosives, risque à court terme de provoquer une véritable catastrophe écologique, sans parler des déboires économiques : dans ce domaine de piémont où les précipitations annuelles ne sont que de 320 mm vers 1200 mètres d'altitude, les pluies de printemps présentent de surcroît une très grande irrégularité interannuelle d'où le caractère très aléatoire de la céréaliculture. En juillet 2001, les moissons du *širkat* n'ont donné que 7 quintaux/ha (le plan prévoit pour cette zone 14 quintaux/ha) et font suite à deux années calamiteuses déjà marquées par la sécheresse. Parallèlement, les normes scientifiques soviétiques de chargement en bétail pour les pâturages d'altitude ont été trop optimistes : dans le sovkhوزه de Boysun celles-ci étaient fixées respectivement à 0,66 ovins et 0,4 bovins par hectare, ce qui est largement surestimé au regard du potentiel végétal et pédologique limité qui caractérise ce milieu semi-aride. Cette sur-exploitation des alpages a généré un surpâturage généralisé et a par ailleurs parachevé le recul déjà fort ancien de la forêt sèche qui n'existe plus désormais qu'à l'état de lambeaux résiduels. Plus que l'action séculaire des vieilles sociétés agro-pastorales, ces quelques décennies d'agriculture collectivisée, marquées par le goût du gigantisme et une rentabilité à court terme, ont conduit à une exploitation inconsidérée des espaces de piémont et de montagne, qui se traduit par une dégradation profonde des sols et du tapis végétal. Dans la région, cette situation écologique s'accompagne aujourd'hui d'une réduction d'environ 50 % des effectifs animaux en l'espace de dix ans,

certains troupeaux collectifs ayant même complètement disparu du fait de la faillite totale des fermes d'élevage.

L'actuel déclin de l'élevage s'explique également par la déliquescence des infrastructures de distribution et des circuits commerciaux de l'ère soviétique. Avec la crise économique qui a suivi l'effondrement de l'URSS, les principaux débouchés ont disparu. La laine autrefois travaillée dans la partie européenne de l'Union soviétique ne trouve plus aujourd'hui d'acquéreur et ne vaut plus rien. Seul le troupeau caprin augmente en raison de la bonne rémunération de la laine angora assurée par les commerçants chinois, phénomène de croissance qui traduit aussi une adaptation de l'élevage à la dégradation des pâturages ; les chèvres, plus rustiques, s'adaptant mieux à un milieu au maigre couvert végétal. Pour la viande, plus que la rétraction du marché de consommation, c'est la disparition de toutes les infrastructures de la filière qui, depuis l'abattage jusqu'au réseau de commercialisation en passant par les transports, explique l'actuel effondrement de la production animale.

Les structures collectives, désormais livrées à elles-mêmes dans un contexte économique désorganisé, sont au bord de la faillite en raison de la faible rentabilité de l'élevage et des déboires de la céréaliculture pluviale. Aucun *shirkat* n'arrive plus à assurer les fonctions économiques et sociales qui lui sont dévolues : les jardins d'enfants ont fermé leurs portes tandis que les postes de santé sont désertés par le personnel, l'eau potable n'arrive plus dans certains villages que par camion citerne une fois tous les deux mois, les routes et les pistes se creusent de nids de poules. Dans les vieux villages de piémont, la petite agriculture vivrière a fortement décliné du fait de la migration saisonnière ou définitive des bras en direction des périmètres irrigués de la vallée. La population rurale où femmes, enfants et vieillards sont surreprésentés tente d'enrayer tant bien que mal une paupérisation croissante par le développement d'un petit élevage domestique [Photo n° 4, pl. couleur].

Dans ce contexte de dégradation généralisée, comment expliquer le maintien des structures collectives ? Les campagnes de Boysun à l'image de la région du Surkhan Daria, situées à l'extrémité sud-ouest de l'Ouzbékistan, se présentent sous la forme d'une enclave, isolée au nord et à l'ouest par les monts Guissar, fermée à l'est et au sud par les États du Tadjikistan et de l'Afghanistan. Dans ce cul-de-sac géographique, la population rurale, isolée, loin des grands centres urbains, est contrainte à vivre d'une maigre agriculture extensive. Sans autres perspectives d'emploi et sans capitaux privés, les paysans se raccrochent aux fermes collectives qui sont les seules à posséder les infrastructures, les outils de production et les moyens de financement. Unique modèle en place depuis plusieurs générations, le système collectif semble être tout naturellement aux yeux des ruraux le seul capable de préserver un certain minimum d'activité en milieu rural. Si, pour le moment, c'est l'immobilisme des modes et des structures d'exploitation collective qui prévaut dans la région de Boysun, il en va tout autrement dans l'arrière-pays de Samarcande où de nouvelles solutions s'esquissent face à la crise que traverse le monde rural.

IV. Des vallées et des montagnes en voie de reconquête.

À une vingtaine de kilomètres au sud de Samarcande, la vallée intramontagnarde d'Agalik, nichée au cœur de l'extrémité occidentale de la chaîne du Zéravchan, a été façonnée au même titre que le reste des campagnes ouzbèkes par près de 70 ans de collectivisation. Le tableau 1 (cf. Annexe) résume dans ses grandes lignes l'évolution des changements géographiques intervenus dans cette zone au gré des aléas de la politique agraire soviétique. Aujourd'hui la région connaît une dynamique rurale bien différente qui s'inscrit dans une phase de décollectivisation des hautes terres. En effet, les grandes structures collectives spécialisées dans l'élevage qui se partageaient les montagnes et leurs rebords ont disparu au milieu des années 1990 suite à la faillite totale des sovkhozes. Faute du soutien financier de l'État qui se désintéresse du secteur de l'élevage, la dissolution s'est faite d'elle-même, les travailleurs qui n'étaient plus rémunérés depuis plusieurs années ont déserté les fermes après s'être partagé les troupeaux. La plupart des animaux ont d'ailleurs été rapidement abattus afin de faire face à la dégradation du niveau de vie, le bétail étant souvent la seule source de capitalisation en milieu rural.

Le champ libre laissé par la décollectivisation se recompose aujourd'hui lentement sur la base d'une petite économie agro-pastorale privée, fortement marquée pour l'heure par le caractère autarcique des activités paysannes. Tel est le cas du cours supérieur de la rivière Agalik, dominé par le massif du Kemkutan. Dans ce domaine montagneux se reconstituent peu à peu de minuscules exploitations agricoles isolées le long des torrents de montagne ou sur les replats des versants, aux endroits même où subsistent encore les traces d'une vie rurale disparue depuis plus d'un demi-siècle. La revivification des vallées de montagne par de petites oasis se fonde sur un modèle d'irrigation ancestral et banal mais efficace et à la portée de toute personne décidée : quelques rochers placés en travers du courant permettent de dériver une partie des eaux vers les terres à bonifier au moyen de simples canaux creusés dans le sol. Sans moyen financier, de jeunes ruraux des villages de piémont surpeuplés tout proche, livrés au chômage, à la faim de terre et rongés par la paupérisation croissante de la société, redécouvrent les terres de leurs ancêtres. C'est ainsi que naissent des petits îlots de verdure d'à peine un hectare, constitués par une agriculture jardinée [Photo n° 5, pl. couleur]. Au pied de simples maisons de pisé, des planches de légumes associées à de jeunes arbres fruitiers autorisent une vie familiale autarcique. Entre 1 000 et 1 500 mètres d'altitude, le climat continental, ici très contrasté par des hivers assez rudes mais courts (-3° C en moyenne pour les températures de janvier avec des minima absolus de -28°) et des étés chauds (26° de moyenne en juillet avec des maxima absolus de 47°) a l'avantage de permettre la culture d'une très large gamme de plantes communes à la fois des zones tempérées et subtropicales : céréales d'hiver (blé, orge) et d'été (riz, maïs, sorgho) ; légumes de toutes sortes (pois chiche, haricot, tomate, concombre, melon,

pastèque, pomme de terre, chou, betterave...); arbres fruitiers variés (abricotier, pêcher, noyer, amandier, pommier, poirier...). Un petit élevage domestique, souvent composé d'une ou deux vaches et de quelques moutons, vient compléter l'économie autarcique de cette rude vie rurale.

Au-delà de 1500 mètres d'altitude, le processus de retour à la montagne se poursuit avec l'essor actuel d'exploitations agro-pastorales qui participent activement à une reconstitution des troupeaux sur une base privée, après une phase de déclin de l'élevage consécutive à la décollectivisation. Ces fermes d'altitude servent en effet de centre de regroupement à des petits troupeaux de 30 à 70 ovins et caprins et de quelques vaches appartenant aux familles les plus aisées des villages de piémont. D'avril à novembre, les bergers gèrent des troupeaux de 400 à 500 têtes sur des alpages qui recouvrent, après 70 ans d'intermède, une vocation communautaire ou clanique. Dans ces montagnes sèches où les pâturages sont comptés, chaque communauté villageoise, qui se superpose souvent à une organisation clanique, revendique à nouveau des droits d'usage qui remonteraient à la fin du XIX^e siècle, et s'approprie le territoire. Chaque berger a donc en mémoire une carte géographique des lieux où les limites sont précisées par des lignes de crête et des talwegs. Cependant, sur ces hautes terres, la production animale n'est désormais plus exclusive puisque depuis peu, celle-ci cohabite avec une petite activité agricole faisant appel à quelques aménagements. Quoique plus abondantes en montagne, les précipitations sont néanmoins insuffisantes (entre 300 et 600 mm suivant l'exposition) pour permettre la croissance des plantes au cœur de la saison chaude, d'où le recours à l'irrigation. De la sorte, ce sont de véritables oasis de montagne qui accueillent, sur des superficies variant de un à cinq hectares, de l'arboriculture fruitière, des cultures vivrières mais aussi des cultures fourragères [Photo 6, pl. couleur]. La production de fourrages, sous forme de foin et de maïs, témoigne de la volonté d'intensifier l'élevage mais aussi de maintenir les troupeaux en altitude tout au long de l'année. C'est pourquoi la construction d'habitations, de bergeries et d'étables est en train de transformer radicalement le mode d'organisation de l'espace qui passe insensiblement de la transhumance à une vie pastorale de montagne. Cette nouvelle évolution n'est pas sans conséquence sur le processus de repeuplement des hautes terres.

Bien que reposant sur une initiative individuelle comme dans le cas des petites oasis de vallée, la création de ces entreprises privées agro-pastorales se fonde sur un type d'acteurs bien différent. Ce sont des notables locaux qui réinvestissent ici les lieux qui avaient en partie échappé pour un temps à l'autorité de leur famille ou de leur groupe communautaire. Chefs de villages ou de clans, ancienne élite sovkhozienne constituée de présidents et de brigadiers cherchent à la fois une nouvelle légitimité et une nouvelle rente de situation afin de combler le vide laissé par la disparition du système collectivisé. Pour la plupart absentéistes, ces nouveaux propriétaires de la montagne recrutent pour garder les troupeaux, aménager et cultiver les hautes

terres, des métayers qui ne sont que les anciens bergers et agriculteurs des structures collectives démembrées.

Au total, l'exemple de la région d'Agalik est riche d'enseignements pour comprendre les trajectoires de décollectivisation en cours et leur impact sur la géographie des milieux montagnards. Après les phases de démontagnisation générées par les différentes politiques agraires soviétiques, on assiste actuellement à un timide retour des populations à la montagne. Il faut néanmoins nuancer : les hautes terres, avec leur peuplement atomisé en minuscules îlots agricoles, ne sont encore que des déserts humains sans ressemblance avec les piémonts anciennement peuplés et les plaines quadrillées par les périmètres et les villages de colonisations. Toutefois, ce processus de réappropriation du territoire révèle le maintien, au-delà de la période soviétique, de règles et de structures d'encadrement anciennes issues de la culture traditionnelle centrasiatique. Le vide laissé sur le terrain par la dissolution des *sovkhoses* n'a pas mis longtemps à être comblé par la renaissance du régime foncier traditionnel resté en sommeil sous l'ère soviétique : suivant la logique du droit coutumier classique, la propriété de la terre revient à celui qui la bonifie, l'usage des terres vierges relevant de la propriété collective de la communauté villageoise ou du groupe de parenté⁸. Devenir propriétaire, ou simple usager des parcours, signifie impérativement être issu de la communauté locale et avoir l'accord de celle-ci, toute appropriation personnelle constituant une menace pour la vie pastorale collective. Cette situation explique le profond enracinement des populations ainsi qu'une fermeture des campagnes aux étrangers. Paradoxalement, cette gestion traditionnelle du territoire présente la singularité de pérenniser le statut des acteurs de la période soviétique. Dans les campagnes, l'encadrement des hommes et du territoire se fait désormais directement au niveau local par les structures traditionnelles (communautaire ou clanique) et non plus par un appareil administratif soumis à une politique venue du haut. Cependant, le milieu rural n'a pas connu pour autant un renouvellement de ses cadres, les anciens hommes forts du système soviétique d'hier sont devenus les chefs traditionnels de la société ouzbèke d'aujourd'hui du fait de leur esprit d'initiative et de leur statut social incontesté. À l'opposé, une partie des anciens travailleurs de l'agriculture collectivisée se retrouve aujourd'hui métayer. Si ces populations rurales de montagne ont gagné en autonomie quant à la gestion de leur territoire, en revanche, c'est plutôt l'immobilisme du statut social qui prévaut. En définitive, c'est un glissement de la collectivisation soviétique vers un collectivisme traditionnel qui s'opère actuellement en douceur dans ces zones de montagne.

Non sans paradoxe, les structures agraires qui renaissent spontanément en montagne sont en réalité des unités informelles, voire illégales pour certaines d'entre elles. En effet, ces petites fermes restent non déclarées à l'État car, en 70 ans de régime soviétique, les paysans ont appris à se méfier d'un pouvoir autoritaire qui décide de tout sans se soucier de la base. Mais la plus forte raison de cette discrétion s'explique par le refus des paysans de payer

l'impôt qui frappe annuellement le foncier et le bétail des exploitations agricoles privées. De ce fait, ce type d'exploitation au rôle social et économique pourtant non négligeable échappe aux statistiques officielles ! Pour autant, ce principe de mise en valeur agricole est tout à fait légal, car selon le Code de la Terre⁹, toute personne qui bonifie une terre vierge peut en avoir la jouissance, le sol demeurant néanmoins toujours un bien inaliénable de l'État qui le concède sous forme de bail de durées variables (de 10 à 50 ans en général). Toutefois, le gouvernement ouzbek interdit et combat théoriquement toute forme de faire-valoir indirect surtout si celle-ci repose sur des groupes sociaux traditionnels qui recouvrent un caractère clanique.

Le renouveau agro-pastoral spontané des montagnes et de leurs vallées, bien que pour le moment très marginal à l'échelle de l'Ouzbékistan du point de vue des surfaces et des effectifs humains mis en jeux, ne préfigure-t-il pas un mouvement de retour à la montagne ? Ces espaces autrefois fortement humanisés vont-ils retrouver leur niveau de peuplement d'antan ? Si nous manquons actuellement de recul pour définir des tendances qui s'inscriraient dans le long terme, la phase de décollectivisation s'esquissant tout juste, il est toutefois possible d'identifier les moteurs de ce timide renouveau agro-pastoral. En Ouzbékistan, la terre et l'eau, facteurs essentiels de l'agriculture, ont été exploitées parfois jusque dans leur ultime limite dans les domaines de piémont par les oasis traditionnelles et dans les plaines par les oasis modernes¹⁰. Plus que jamais, les hommes poussés par une croissance démographique toujours soutenue, se retrouvent à l'étroit sur leur surface cultivée, les densités de piémont avoisinant et dépassant souvent les 250 habitants par km². Bien que les potentialités naturelles des montagnes et hautes vallées soient limitées, leurs territoires peuvent offrir, dans une certaine mesure, une alternative à la faim de terre qui ronge la société rurale ouzbèke. La marge de reconquête est grande tant les hautes terres sont de véritables déserts humains, avec des densités qui n'atteignent guère les 5 habitants au km². La rapidité du processus de reconquête territoriale en cours traduit ici l'état de surpeuplement des proches piémonts ainsi que la proximité de l'agglomération de Samarcande qui offre un marché et des débouchés facilement accessibles aux produits de l'élevage. En tout état de cause, la réappropriation de la montagne par les sociétés locales montre combien les initiatives parties de la base peuvent apporter des solutions aux maux des campagnes.

V. Le paradoxe des piémonts dynamiques

Malgré le contexte général de désorganisation économique actuel, quelques régions rurales affichent une certaine opulence qui se lit dans le paysage et se traduit par de très fortes densités rurales de l'ordre de 250 à 400 habitants par km². C'est le cas notamment des quelques riches oasis de piémont et de vallées intramontagnardes, spécialisées de longue date dans la production et la commercialisation de fruits secs, qui ont réussi aujourd'hui

à préserver une agriculture commerciale rentable. C'est ainsi que les terrasses du rebord méridional du bassin du Ferghana sont aujourd'hui encore intensément mises en valeur par des vergers d'abricotiers qui accueillent souvent sous leur ombrage des cultures céréalières ou fourragères. Dans ce paysage complanté, les noyers occupent également une grande place. Il en va de même pour les riches piémonts de la région d'Urgut et de Kitab qui se sont fait une spécialité de la commercialisation des fameux raisins secs (*kišmiš*). Le maintien de cette agriculture intensive s'explique par le caractère lucratif et la grande réputation des fruits secs de cette région centrasiatique. Si ces produits ont longtemps fait l'objet d'un intense trafic tout au long de la Route de la soie, ils sont aujourd'hui surtout destinés au marché russe. C'est dans le sillage des migrations saisonnières des bras oasiens vers les grandes villes soviétiques que se sont constitués des réseaux de commercialisation très bien structurés avec des entrepôts et des agents sur les lieux de consommation. De ce fait, le gros de la commercialisation des fruits secs sur le marché russe repose traditionnellement sur des groupes de solidarité bien circonscrits sur le plan géographique : la vente des abricots secs et des noix est aux mains des Tadjiks de la vallée du Sox et de Xodjent tandis que celle du *kišmiš* est le privilège des commerçants de la région d'Urgut. Non dépendants des circuits étatiques, les courants commerciaux ont pu se maintenir sans problème par delà la désorganisation post-soviétique. Le caractère très lucratif de l'arboriculture fruitière et de la viticulture explique une tendance rapide à la décollectivisation, d'autant que la trame agraire constituée de petites parcelles facilite l'appropriation individuelle de la terre contrairement aux pays d'openfield de grandes cultures et aux zones pastorales.

Dans ces campagnes, la plupart des structures collectives incarnées par les *širkat* sont toujours en place et offrent une vitrine légale à une exploitation de la terre de plus en plus souvent effectuée sous forme individuelle et autonome par les familles paysannes. Là encore, l'accès à la terre suppose l'intégration de la paysannerie à un réseau de clientèle. On assiste même parfois à une quasi-privatisation de fait car les élites encadrant la société rurale usent de leurs prérogatives pour s'octroyer les meilleures terres et vendre le reste des parcelles selon des pratiques qui manquent pour le moins de transparence. Cette situation qui profite à la minorité rurale la plus riche et la plus dynamique, souvent celle de "*l'ex-nomenclatura*", fait de la masse des ruraux au mieux des métayers, au pire des paysans sans terre en proie au chômage. De ce fait, cette recomposition est à la fois synonyme de dynamisme économique et de tension foncière. Il y a longtemps que ces vieux noyaux irrigués de piémont ont atteint les limites d'expansion du territoire cultivable et de l'exploitation des ressources en eau. Signe symptomatique d'une crise profonde, ces espaces ruraux alimentent depuis des décennies des flux de migrations temporaires et définitifs importants. Cependant, le surpeuplement chronique ne peut être complètement jugulé par une émigration massive des hommes, cette solution constituant par ailleurs une réponse fragile et aléatoire au problème. Le récent

développement de cultures illicites est un autre signe inquiétant de la dégradation économique qui affecte ces zones de piémont. Bien que traditionnellement cultivés dans toute l'Asie centrale, le chanvre et le pavot (respectivement *kendir* et *köknar* en langue ouzbèke)¹¹ semblent aujourd'hui connaître un regain d'intérêt sur le territoire ouzbek, sans qu'il soit possible pour le moment de quantifier l'impact de telles spéculations.

On constate donc que même les piémonts qui ont réussi à maintenir une agriculture intensive et rentable et imaginé des solutions pour soulager la terre du poids des hommes sont loin d'être à l'abri de graves problèmes économiques et sociaux. Croissance démographique, faim de terre et chômage sont des menaces de plus en plus lourdes à supporter.

VI. Conclusion

L'évolution homogène des domaines de piémont et de montagne, en partie éclipsée par la marche pionnière des plaines dans les années 1960, connaît aujourd'hui une dynamique assez contrastée d'une région à une autre. Mais au-delà des différences, c'est plutôt les aspects de la crise du monde rural qui l'emportent et qui s'expriment par de grandes tendances nettement identifiables au sein des campagnes ouzbèkes.

Après dix ans d'indépendance, l'Ouzbékistan fait toujours preuve d'attentisme, voire de conservatisme en matière de réforme agricole. Malgré un simulacre de décollectivisation, l'État se soucie avant tout pour le moment de préserver les structures collectives héritées de la période soviétique afin de conserver sa rente cotonnière et de gagner la "guerre du blé" qui doit le conduire vers l'autosuffisance alimentaire. De ce fait se sont les périmètres modernes de plaine et, dans une moindre mesure, les oasis rénovées de piémont qui bénéficient de toutes les attentions du Ministère de l'agriculture et de l'eau en matière de budget et d'infrastructures. Frappées par le désengagement financier de l'État, la plupart des exploitations collectives du domaine des piémonts sont en proie à la déstructuration, voire à la liquidation pure et simple. La paysannerie se retrouve livrée à elle-même au sein d'un système économique désorganisé et inadapté car prévu aux dimensions de l'URSS. Le délabrement avancé des équipements socio-économiques de ces zones rurales s'accompagne inévitablement d'une dégradation du niveau de vie des populations. Même les piémonts qui ont réussi à maintenir une agriculture rentable prolongée par une longue tradition commerçante n'échappent pas à la crise qu'engendre le surpeuplement. En montagne, la dissolution presque achevée des structures collectives d'élevage se traduit par une diminution importante des troupeaux toutefois compensée par une reconstitution progressive du cheptel sur une base privée. Au total, l'espace ouzbek voit désormais se juxtaposer deux modes de gestion du territoire : des territoires intégrés, sur la plupart des terres arables du pays ; des territoires de plus en plus autonomes, aux marges des grands espaces ruraux.

La gestion communautaire des parcours et la création spontanée de petites exploitations informelles reposant sur l'initiative individuelle n'ont pas pour but d'introduire une privatisation de l'agriculture mais cherchent simplement à enrayer le déclin du niveau de vie rural en donnant aux paysans le moyen d'être autosuffisants et de générer des surplus commercialisables sur les marchés urbains. Non sans paradoxe, ce processus de remodelage qui peut apporter des solutions pragmatiques à des espaces ruraux en crise ne fait l'objet d'aucun soutien officiel. C'est que l'État se refuse à suivre la volonté des ruraux de voir se reconstituer un espace et une société fondés sur d'anciennes solidarités ressuscitées de l'ère pré-soviétique. Pour l'heure, le pouvoir en place n'a pas encore fait de véritable choix en matière de politique agraire et se contente de gérer l'héritage agricole soviétique. La stratégie gouvernementale mise sur le décollage du secteur industriel qui serait capable d'absorber une part importante de la masse des ruraux qui constitue plus de 60 % de la population totale du pays. Alors que les tensions pour l'eau et la terre s'exacerbent et que les conflits latents entre les hommes se font jour, les communautés rurales auront-elles la patience d'attendre l'émergence d'un hypothétique redéploiement sectoriel qu'on leur fait miroiter ?

Alain Cariou
Institut de géographie
Paris IV – Sorbonne

NOTES :

1. Cet article est le fruit de plusieurs séjours de terrain réalisés en Ouzbékistan au cours de l'été 2000 et 2001. Leurs résultats s'intègrent à un travail de recherche en géographie beaucoup plus étendu qui concerne la mutation des espaces ruraux en Asie centrale post-soviétique.
2. Pour plus de détails sur ce sujet, voir les ouvrages collectifs de Francfort H.-P., *Central Asia Paleolithic Beginnings to the Iron Age*, Paris : Editions Recherches sur les civilisations, 1984, et de Harris D. R., *Origins and spread of agriculture and pastoralism in Eurasia*, Londres : UCL Press, 1996.
3. Voir à ce sujet les nombreux travaux des archéologues soviétiques Gulâmov À., Tolstov S. P. et Andrianov B. V. qui reconstituent en détail l'évolution des établissements humains du delta de l'Amou Daria depuis le I^{er} millénaire avant notre ère jusqu'au XIX^e siècle.
4. Hourcade B., "L'Iran paradoxal" dans : Brunet R. (Ed.), *Géographie Universelle : Afrique du Nord, Moyen-Orient, Monde indien*, Paris : Belin-Reclus, 1995 ; p. 222.
5. Les quatre volumes consacrés à l'irrigation en Ouzbékistan présentent de façon détaillée les différentes étapes ainsi que les processus techniques déployés pour la mise en valeur des terres neuves : *Irrigaciâ Uzbekistana*, Tachkent : Fan, 1979 ; 4 vols.
6. La lecture des cartes topographiques soviétiques au 1/10 000^e de la vallée du Surkhan Daria révèle avec beaucoup de précision l'état de l'occupation humaine de la région au tout début des années 1950. L'usage de ces cartes demeure encore aujourd'hui

interdit, l'échelle la plus grande disponible en Ouzbékistan dans le domaine public étant celle du 1/200 000^e.

7. Xavier de Planhol, *Les nations du Prophète*, Paris : Fayard, 1993 ; p. 538.
8. Matley Ian, "Agricultural development (1865-1963)" dans : Allworth E. (Ed.), *Central Asia* (3^e ed.), Duke University Press, 1994 ; pp. 227-278.
9. *Modifications du Code de la Terre*, Cabinet des Ministres, juillet 1998, Tachkent.
10. Voir à ce sujet les problèmes de l'assèchement de l'Aral et de la salinité des sols engendrés par une exploitation inconsidérée de l'écosystème aride du bassin de l'Aral dans l'ouvrage de synthèse de Létolle R. ; Mainguet M., *Aral*, Paris : Springer-Verlag, 1993.
11. La culture du pavot ainsi que la consommation de narcotiques sous la forme d'opium et de capsules infusées faisaient l'objet d'un usage assez répandu chez les populations du Turkestan à la fin du XIX^e siècle : Moser H., *À travers l'Asie centrale. La steppe kirghize – Le Turkestan russe – Boukhara – Khiva – Le pays des Turcomans et la Perse*, Paris : Editions Plon ; Nourrit et C^{ie}, 1885 ; p. 109.

Annexe

Evolution de l'économie agro-pastorale de la région d'Agalik

Grande période	Facteur d'évolution	Dynamique géographique : mode d'exploitation, organisation du peuplement	
		piémont	montagne
Avant 1930	Société agro-pastorale traditionnelle	Agriculture vivrière et commerciale. Grands domaines privés. Production céréalière et fruitière. Petit élevage domestique. Forte densité.	Grands troupeaux privés Transhumance Oasis de montagne Peuplement en hameaux et fermes isolées.
Années 30	Collectivisation des terres et des troupeaux	Un village = un kolkhoze Fuite au Tadjikistan des grands propriétaires fonciers. Chute de la production agricole Réduction de l'agriculture pluviale	Crise de l'élevage, réduction des troupeaux. Abandon partiel des hameaux Déclin des oasis de montagne
Années 50-60	Tournant agraire : création des sovkhoses, concentration des kolkhozes, exploitation systématique du territoire	Utilisation de toutes les ressources en eau pour l'irrigation, disparition de l'agriculture pluviale. Migration forcée vers les plaines. Regroupements villageois.	Montagne vidée de toute population permanente, disparition des oasis. Création de grands troupeaux, augmentation de la charge pastorale.
1960-1980	Agriculture industrielle. Fusion des kolkhozes en sovkhoses.	Forte densité Sous emploi	surpâturage et érosion des sols
1995-2001	Période de transition post-soviétique. Dégradation du niveau de vie	Surpeuplement. Problèmes d'approvisionnement en eau, chômage, paupérisation. Retour à une agriculture autarcique. Migrations temporaires et définitives vers la Russie, l'Amérique du Nord.	Reconquête timide de la montagne. Ilots de peuplement en oasis. Diminution des troupeaux et recomposition sur une base privée. Gestion communautaire des parcours.



Photo 1 : Oasis traditionnelle de piémont sur le rebord méridional du bassin du Ferghana (district de Sox). L'irrigation par dérivation permet la mise en valeur des terrasses étagées dans le cadre d'une agriculture riche et équilibrée : riziculture sur les basses terrasses humides ; céréaliculture, cultures fourragères et vivrières sur les terrasses intermédiaires ; arboriculture fruitière sur les hautes terrasses.



Photo 2 : La mise en valeur traditionnelle des piémonts présente des terroirs très marqués dans un paysage où s'opposent des contrastes violents. Au premier plan, s'étendent vers 1 300 mètres d'altitude les oasis irriguées qui expriment à la fois une adaptation de l'homme à l'aridité et une tradition agricole qui s'inscrit dans la longue durée. Au second plan, les replats des collines de less sont exploités par l'agriculture pluviale organisée en grandes soles céréalières homogènes afin de faciliter le parcours des troupeaux. Enfin à l'arrière-plan, les montagnes décharnées où subsistent cependant quelques lambeaux de forêts sèches entre 2 000 et 2 500 mètres d'altitude, ne sont guère occupées que par les troupeaux qui parcourent les maigres alpages lors des migrations estivales. Vallée de piémont du Sanzar au niveau du village de Baxmal.



Photo 3 : À la fois messagers symboliques et marqueurs du territoire, les nombreux portiques dressés à la gloire de l'agriculture soviétique collectivisée sont encore debout. Celui de Boysun, fraîchement repeint aux armes de l'Ouzbékistan, veille toujours sur des campagnes collectivisées à l'agriculture exsangue et sur le village-centre de Dachtigaz (sel'soviet) aux équipements collectifs dégradés.



Photo 4 : Comme dans tout le reste de l'Ouzbékistan, les habitations rurales du village de Pulhakim se présentent sous la forme d'une maison agrémentée en façade par une galerie à colonnes (iwan) et installée en retrait au sein d'une cour. Certaines d'entre elles possèdent cependant l'originalité d'avoir conservé une yourte de feutre (qora üj en langue ouzbèke) campée à proximité immédiate de la maison. Si la yourte n'est plus déplacée vers les alpages ou les basses terres, son usage comme résidence d'été témoigne de la réminiscence d'un passé semi-nomade encore proche.



Photo 5 : Violence des contrastes entre de minuscules oasis vivrières familiales nouvellement installées et les montagnes pelées livrées au surpâturage. La mise en défend de la steppe montre que les parcours peuvent se régénérer dans la mesure où ils font l'objet d'une gestion respectueuse de la part des éleveurs. Au fond, l'oasis de piémont d'Agalik qui s'ouvre sur les vastes plaines.



Photo 6 : À quelques heures de marche ou de cheval des villages de piémont, un nouvel îlot de verdure isolé au milieu des parcours de montagne situés au pied du Kemkutan (Chaîne du Zéravchan), témoigne du renouveau agricole des hautes terres. Cette oasis de montagne (vers 1 900 mètres d'altitude), mise à l'abri de la dent du bétail au moyen d'une enceinte de terre renforcée d'épineux, sert de base quotidienne aux troupeaux mais permet surtout la production de fourrages et de cultures vivrières à partir de l'irrigation.